

de rappeler ses traits, ses paroles, jusqu'à ses moindres gestes, ils avaient mis la mort en présence de la vie. Le général voulut voir Maurice, féliciter Marguerite sur son fils : charmant enfant qui, élevé par la vertu, ne pouvait que devenir bon et vertueux. "J'adopte Maurice, s'écria le bon M. d'Ermançe, et je fais mon affaire de son avancement." Marguerite, enfin tranquille sur l'avenir de son fils, rendit mille actions de grâce à son frère.

Le lendemain, elle n'osa se présenter qu'à dix heures chez Adrienne. Celle-ci, entourée de ses femmes, faisait sa toilette devant une grande glace où vint se réfléchir la figure de Marguerite. Cette figure, si douce et si charmante, quoique sans beauté réelle, brillait alors de tout l'éclat de la jeunesse et de la santé. Quel contraste avec Adrienne, dont le visage pâle et amaigri laissait à peine le souvenir de ce qu'elle avait été !

Madame d'Ermançe fit rapidement la comparaison de sa figure avec celle de Marguerite, et le dépit qu'elle en ressentit colora fortement ses joues et vint réveiller sa jalousie. Vouloir dissimuler son trouble, elle poussa un cri, comme si l'arrivée de son amie l'eût surpris et effrayé. "Je vous fais peur, madame ?—C'est vrai ! vous êtes tellement engraisée, que je ne vous ai point reconnue d'abord. Prenez garde à cet excès d'engourdissement, il vous vieillirait beaucoup. N'est-ce pas, mon ami, continua Adrienne en s'adressant au général qui entra, n'est-ce pas que madame Brunet est devenue trop grasse ?—Dû tout, je la trouve à merveille. Ah ça, es-tu pris ? Nous allons tout voir ; je te prévins que tu n'auras qu'à admirer, Madame Brunet a fait des miracles dans ce vieux castel."

Marguerite se retira pour échapper aux louanges de son frère et à l'humour très-prononcé d'Adrienne.

M. d'Ermançe, content et rajeuni, parcourait tout son domaine avec une joie d'enfant, et croyait qu'Adrienne allait partager son admiration. Il l'entraîna d'étage en étage, de chambre en chambre ; lui fit parcourir le parc, le potager, jusqu'à la basse-cour, répétant partout : "C'est cependant Marguerite qui a fait cela !—Oh ! c'est la femme universelle, répondit Adrienne avec orgueil ; elle sait tout, elle se rend maîtresse de tout même de sa douleur. Qu'elle ne vienne pas m'étaler ici ses éternels regrets, sa constance, son amour du désert !... Ah ! vraiment ! il serait trop ridicule de parler de ses douleurs avec des joues si rebondies et si colorées. Ce serait un contre-sens qui me mettrait hors de moi."

Le général s'arrêta tout court, et regardant fixement sa femme : "Est-ce sérieusement, lui dit-il, que tu doutes de la sensibilité de Marguerite ?—Oui.—J'en suis fâché pour toi. Ne pas apprécier une femme comme elle, est un tort ou un malheur.—Tu as raison, reprit Adrienne avec un de ses airs les plus dédaigneux : la femme qui sait compter avec tes fermiers et agrandir tes écuries, est une divinité devant laquelle tout doit plier le genou. La voilà dans la cour ; donnant des ordres à ses gens : je te laisse libre de te livrer à ton adoration pour elle."

M. d'Ermançe, stupéfait, resta immobile, et se demanda : "Que veut dire ceci ?" Un vague soupçon glissa dans son esprit et le fit tressaillir. "Non, se dit-il pour se rassurer, non, cela ne peut être... un sentiment si bas !..."

Pendant les jours qui suivirent cette scène, Adrienne fut capricieuse, froide, l'impolie même avec Marguerite ; et le général, de plus en plus mécontent de sa femme, sentait diminuer son affection pour elle : il est si difficile d'aimer encore ce que l'on commence à mépriser !

La campagne n'est qu'une vaste prison pour les gens dont le cœur aride ne sait point admirer la nature. Adrienne, y mourant d'ennui, fit des visites dans tout le voisinage. Là elle reprit, avec sa passion pour plaire, toutes ses grâces et ses moyens de séduction. On la trouve parfaitement aimable, et on s'empresse de lui rendre sa visite. Elle engagea plusieurs de ses voisins à dîner pour le dimanche suivant, et tous furent exacts au rendez-vous. La marquise de Belmont était de ce nombre : c'était une femme d'un certain âge et jouissant de la considération la mieux méritée. A peine était-elle entrée, qu'elle s'écria : "Où donc est madame Brunet ? j'ai le plus grand désir de connaître cette femme extraordinaire.—Extraordinaire ! fit Adrienne avec un sourire dédaigneux.—Oui, madame, extraordinaire, et très-extraordinaire : le bien qu'elle fait dans ce pays est inexprimable.—Et que fait donc de si miraculeux madame Brunet ?—Nous allons vous le dire, et je suis sûr que mes voisins ajouteront quelques coups de pinceau au tableau que je ne ferai qu'esquisser."

Là-dessus madame de Belmont, s'exprimant avec toute la chaleur d'une belle âme qui s'enthousiasme pour ce qui est vertueux, fit un récit rapide et animé des belles et bonnes actions de Marguerite.

Chacun applaudit à cette peinture fidèle, et joignit son admiration à la vive admiration de la marquise. Celle-ci, s'adressant à Adrienne, la conjura de lui dire ce que c'était que madame Brunet, et par quelle aventure une femme d'un si rare mérite était reléguée dans ce village. "D'où la connaissez-vous, madame ?—Mon Dieu, je l'ai rencontrée par hasard. Appréciant en elle quelques bonnes qualités, j'ai prié le général de venir au secours de cette femme sans fortune, et sans famille. Elle fuit le monde, et dîne dans sa chambre : c'est un petit travers ; mais qui est sans défaut ?"

Le général, qui avait écouté avec attention, quoique causant dans un autre coin du salon, lança un regard courroucé sur Adrienne, et dit, en s'approchant : "Je vois avec plaisir que madame Brunet est appréciée par vous, mesdames : votre approbation m'est précieuse, car j'ai pour elle la plus tendre affection.—Eh bien ! monsieur, priez-la donc de dîner avec nous ?—N'en faites rien, mon cher ce serait un triste service à lui rendre. On peut avoir de grandes vertus et peu d'esprit, peu de bonnes manières : sous ce rapport, madame Brunet est fort ordinaire."

Ici Adrienne fut interrompue par le général, qui sonnait avec violence. Un domestique parut, et M. d'Ermançe lui dit d'une voix émue : "Priez madame Brunet de descendre à l'instant." Quelques minutes après, Marguerite entra dans le salon avec cette grâce modeste et cet air de dignité qui est le cachet de la vertu. Frappé de respect à cette aimable apparition, tout le monde se leva spontanément, et le général, prenant Marguerite par la main, la présenta à ses convives en disant avec une gravité où l'on démêlait beaucoup d'émotion : "J'ai l'honneur de vous présenter, non pas madame Brunet, mais madame Edouard d'Ermançe, veuve de mon frère chéri : elle s'est dépouillée d'une belle fortune désastre non méritée. Sa modestie a voulu ensevelir ici ses vertus ; quant à moi, je n'ai pu me refuser plus longtemps au bonheur de me dire le frère de cette femme angélique."

—Ah ! mon frère, que faites-vous ? dit Marguerite en détournant sa tête pour cacher ses larmes et sa rougeur.—Je venge la vertu." Et un nouveau regard du général apprit à Adrienne que son mari avait enfin pénétré le secret de sa jalousie. Surmontant sa stupéfaction et sa colère, madame d'Ermançe répondit : "Vous avez tort, mon ami, de manquer à la parole que nous avons donnée à notre chère Marguerite ; peut-être vous pardonnera-t-elle cette indiscretion en voyant combien nous sommes heureux de retrouver notre sœur."

Ces paroles ne purent dissiper le ressentiment du général, ni faire prendre le change à ceux qui venaient d'être témoins de cette scène. On entourait Marguerite, et les louanges qui retentirent à son oreille, quoique faites avec délicatesse, augmentèrent sa confusion, car il y a une chasteté de l'âme qui, pour échapper à l'admiration générale, voudrait pouvoir se cacher sous les voiles les plus épais.

L'espèce d'ovation dont Marguerite était l'objet avait peut-être aussi pour but de la venger des mépris d'Adrienne. L'enjeu qui dévorait madame d'Ermançe n'était plus un secret pour personne, et cette découverte acquit la dernière évidence, lorsque Adrienne se trouva mal à la fin du dîner : forcée de passer dans sa chambre, elle y fut suivie par Marguerite. Pauvre Marguerite ! elle reparut, peu après, toute en larmes. Sa douleur était suffisamment expliquée par quelques paroles de colère prononcées par Adrienne, et entendues dans le salon. "Personne ne douta que Marguerite ne fût la victime d'une injuste inimitié. On la retint au moment où elle allait s'esquiver, et madame de Belmont s'emparant de son bras, lui dit : "Venez donc nous montrer vos travaux." On s'empresse de suivre ces dames dans le parc.

Le général, resté seul, entra chez sa femme. "Comment vous trouvez-vous ? lui dit-il sévèrement.—Eh ! que vous importe ? lui répondit-elle avec colère. Après l'affront auquel vous m'avez exposée, puis je croire que vous me portiez quelque intérêt ?—Vous savez, Adrienne, à quel point je vous ai aimée, estimée... Ah ! ce dernier sentiment, pourquoi faut-il que votre conduite vienne l'éteindre en moi ?—Ainsi, vous me méprisez ? qu'ai-je donc fait ?—Vous avez haï et calomnié la vertu malheureuse.—Dites plutôt que j'ai supporté avec une inconcevable patience qu'une hypocrite usurpât ici le rôle de maîtresse de maison.—Une hypocrite !" s'écria le général d'une voix terrible. Une querelle pleine d'emportement suivit ces mots, et les deux époux se séparèrent furieux l'un contre l'autre : M. d'Ermançe surtout était honteux d'avoir été si longtemps l'esclave d'une femme incapable d'avoir un sentiment généreux.

Obligé de faire les honneurs de chez lui, le général rejoignit la société, et composa comme il put son maintien. Il ne put parvenir